

## Louis Odier : de la chronique à la confession

Les journaux de Louis Odier (1748-1817) sont un exemple frappant de la plasticité de la forme journal, et de l'aptitude qu'elle a eue, à partir des années 1760, à entrer en « intimité ». Ils montrent aussi que ces mutations sont impossibles à étudier en dehors d'une vue plus large sur les pratiques d'écriture personnelle. C'est toute la structure de l'atelier d'écriture individuel qui bouge dans le temps : les fonctions, destinations et contenus vont se déplacer ou se combiner. À cinq années de distance, quel contraste entre l'exercice appliqué et laborieux du jeune étudiant, et l'invention par lui d'un journal d'introspection qui, bien avant la publication des *Confessions* de Rousseau, l'engagera dans les voies les plus inventives de l'autobiographie moderne !

\*

En 1767, Louis Odier est un gentil garçon de 19 ans, franc, curieux, intelligent. On est à Genève. Il termine ses études et passe – brillamment – les examens finaux. On le voit étudier la philosophie, suivre des cours de droit, apprendre l'anglais, faire beaucoup de physique, classer ses plantes. Il va bientôt partir faire sa médecine à Edimbourg. Avec deux ou trois amis, il a fondé une « Société littéraire » et une « Société philosophique » : en fait, on se réunit autour de bons petits goûters, où chacun à tour de rôle présente un discours, qui fait l'objet de discussions et de critiques. On se promène, on va les uns chez les autres. Parfois il fait beau. Parfois la bise fait qu'il n'y a personne sur la promenade de la Treille. Parfois on taquine, en tout bien tout honneur, des demoiselles. Louis joue du violon. Il lit *La Nouvelle Héloïse*. Il s'intéresse à la politique locale. Il s'intéresse d'ailleurs à tout. Il donne des leçons à son petit frère. Et il tient un journal.

D'où lui est venue l'idée première de ce journal, on ne sait. Faisait-il partie de son atelier scolaire ? C'est l'impression que nous laissent les archives, où ce journal voisine avec les cahiers des années précédentes (« Compositions », « Pensées », « Analyses », « Discours et dissertations sur divers sujets de morale et de religion », « Travaux faits pour la Société littéraire ou la Société philosophique »). Il est lié aussi organiquement à un autre ensemble, très impressionnant, celui des quatre cahiers de son « copie de lettres ». Le copie de lettres est une pratique courante au XVIII<sup>e</sup> siècle. Il est passé du monde du commerce à la vie privée. Il permet de garder trace des courriers envoyés et de constituer une sorte de « journal bis ». Le copie de lettres de Louis Odier comporte quatre cahiers, qui couvrent la période du 1<sup>er</sup> janvier 1767 au 14 juin 1769, la fin de ses études à Genève (cahier 1) et les deux premières années de son séjour à Edimbourg (cahiers 2 à 4). C'est un ensemble relativement plus continu que le journal lui-même – si tant est que la comparaison ait un sens, puisque par définition l'envoi de lettres est discontinu. Mais il est tenu avec soin : en témoigne la table chronologique finale du dernier cahier. Le journal, lui, malgré de vertueux engagements initiaux, sera vite troué de lacunes. Ses trois cahiers nous mèneront, avec de grandes interruptions, du 11 mars 1767 au 26 août 1769.

Le premier cahier, tenu en latin, est d'une impeccable régularité, il s'étend sur deux mois (11 mars-18 mai 1767) sans un jour sauté. Sa première page, solennelle, rappelle celles des livres de raison : un titre développé : « N<sup>o</sup> 1. Diarium incœptum die Martis 11<sup>a</sup> an. a Chr. 1767 », suivi du nom et de la qualité de l'auteur : « L. Odier Philosophiæ Studens ». Deux citations en exergue fonctionnent ensuite comme préambule pour afficher les motivations du journal : l'examen de conscience (il recopie une traduction latine des *Vers dorés* de Pythagore, vers 40-44) et la mémoire (il cite le vers de l'*Énéide* qui servira d'enseignement à tant

d'autres diaristes : « Forsan et hæc olim meminisse juvabit »). Chaque entrée est construite chronologiquement du matin jusqu'au soir. C'est un journal d'occupations personnelles, qui inclut les nouvelles publiques, mais laisse peu de place au commentaire. Il est tenu proprement, d'une main sûre, presque sans ratures. Son latin est mêlé d'expressions françaises quand Louis Odier ne trouve pas le mot (« singeries », « pistolet », etc.) ou bien traduit en français entre parenthèses quand l'expression latine lui semble hasardeuse : « semper ire parvulam suam viam (son petit bonhomme de chemin) »... Le scrupule le pousse à tenir parallèlement, sur un cahier plus mince intitulé « Supplementum », une liste d'ajouts quand il s'aperçoit trop tard d'oublis, ajouts recopiés ensuite à la fin du cahier principal.

Ce premier cahier est un galop d'essai, un devoir de bon élève. Louis Odier se trouve vite à l'étroit dans cette forme. À la fin du cahier, il apostrophe son lecteur (toujours en latin) pour l'avertir que pour d'excellentes raisons (« ob optimas rationes ») il tiendra les cahiers suivants en français. Ce n'est pas seulement la langue qui va changer, mais la méthode. En tête du cahier 2, Louis Odier annonce en effet, au dos de la page de titre, un nouveau programme, sous la forme d'un Nota Bene :

NB. Voici l'ordre que je veux suivre dans les choses qui doivent entrer dans ce journal. 1° On y verra un tableau raccourci de ce que j'ai fait ce jour-là. *Vita*. 2° Les événements remarquables du jour. *Eventus*. 3° Les ouï-dire d'événements passés. *Fama*. 4° Mes observations dignes par leur singularité d'être transmises par écrit. *Observata*. 5° Des détails sur ce que j'ai appris dans le jour. *Scita*. 6° Le temps beau ou mauvais du jour. *Tempus*.

Au 19<sup>e</sup> May commence cet ordre-là.

Au reste dans le 5<sup>e</sup> article entre tout ce que j'ai lu ou écrit. Un 7<sup>e</sup> article intitulé *Valetudo* indiquera ma santé et celle de mes parents et amis.

Le journal est ici défini par son contenu (ce qui « doit entrer » dedans), non par sa fonction – ou, pour dire les choses autrement, la seule fonction qui lui soit attribuée reste mémorielle ou historique. L'examen de conscience, annoncé en tête du cahier 1 mais guère pratiqué, disparaît ici. Le journal sert à trier, fixer et transmettre un certain nombre d'informations. À qui sont-elles destinées ? Plusieurs formules suggèrent que c'est au public en général : « On y verra », « événements remarquables », « ouï-dire d'événements passés », « observations dignes par leur singularité d'être transmises par écrit ». Louis prend la posture du chroniqueur officiel, du « journaliste », ce qui fait sourire dans la mesure où certains sujets paraissent d'intérêt seulement familial, privé, ou même individuel : « un tableau raccourci de ce que j'ai fait ce jour-là », « ma santé et celles de mes parents et amis ». Il est en porte-à-faux entre deux mondes, se risquant à appliquer à des informations privées, pour les justifier, le traitement réservé à l'histoire collective, et les couvrant par un discours manifestement décalé. Il sera amusant de voir, en lisant le journal lui-même, ce « château de cartes » se fendiller, puis, très vite, s'écrouler. Visiblement, Louis ne dispose guère, en 1767, de modèle de « journal particulier » (expression qu'emploiera sa fille Amélie) ni de discours de justification d'un écrit à usage personnel. Il ne peut que détourner le seul discours qu'il connaisse, celui du journalisme et de la chronique.

Ce passage maladroit du public au privé, et même à l'individuel, ne mène pas jusqu'à l'intime. On ne trouve pas ici la moindre allusion aux fonctions que le jeune homme lui-même découvrira quelques années plus tard : l'expression des sentiments, l'introspection, la délibération. Elles supposeraient une écriture destinée à soi seul, au moins dans un premier temps. Ici, Louis ne franchit jamais ce pas. Il écrit toujours pour un lecteur, qu'il apostrophe pour s'excuser ou s'expliquer. Ce lecteur, certes, n'est pas le lecteur anonyme des journaux, il

a la figure familière d'un parent ou d'un ami, mais enfin, ce n'est pas *soi*. Quant au contenu, pour reprendre une autre distribution de mots latins employée un siècle plus tard par Amiel, le journal de Louis se concentre sur les *acta*, il note peu de *sentita* ou de *cogitata*. A-t-il un but d'autosurveillance ? De facto, certainement : l'attention portée à l'emploi du temps de chaque journée doit avoir un effet de régulation. Mais ce souci n'est jamais explicité. Le seul acte de surveillance manifeste ne porte pas sur la vie quotidienne, mais sur... la tenue même du journal. En effet, un point reste implicite dans le Nota Bene initial, parce qu'il va de soi : un journal se doit d'être quotidien ! Un journal irrégulier n'est plus à proprement parler un journal ; ou bien ce serait un mauvais journal. Cette observation me permet de compléter la figure du journal traditionnel : publicité, objectivité, régularité. Le journal moderne se définira peu à peu par le renversement de ces trois traits : il glissera au secret, à la subjectivité, à l'irrégularité. Dans l'imaginaire de Louis, sauter un jour, c'est se mettre en faute, comme de ne pas remplir toutes les rubriques chaque jour. Or son journal va aller de faute en faute, c'est-à-dire devenir personnel.

On assiste d'abord à l'écroulement rapide du système des rubriques. Ce système fait du journal un ensemble cloisonné et hétéroclite. Il amène des redites, fait sauter du coq à l'âne. Les rubriques 1, 2, 4 et 5 vont se recouper. Les rubriques 3, 6 et 7 supposent un ton et une distance différents. L'élan du discours est sans cesse brisé, et l'unité de la personne s'éparpille. Autre inconvénient : une certaine monotonie, puisque les rubriques sont toujours les mêmes, et dans le même ordre. Bon élève (même s'il avoue un sympathique penchant à la paresse !), Louis semble s'être naïvement enfermé dans un pensum intenable. Son journal est moins un plaisir qu'un *travail* : « travaillé à ce journal », note-t-il souvent – c'est son leitmotiv. On sourit en le voyant au début établir doctement son système, donner le coup de pistolet du départ (« Au 19 mai commence cet ordre-là »), puis se remettre immédiatement à bricoler, reformulant la rubrique 5, inventant une rubrique 7 – cette dernière, rajoutée in extremis, sera une des premières à passer à la casserole...

Peut-être ai-je tort de sourire devant cette débauche de rubriques : on trouvera ce même goût du classement et de l'exhaustivité dans les « livrets » de Marc-Antoine Jullien. Mais le propos didactique y sera plus clair : un système d'analyse transversale, menant à des bilans et synthèses, permettra de tirer profit des séries. Ici, la division en rubriques ne débouche sur rien.

Ce journal n° 2, un cahier de 78 pages, est tenu du 18 mai au 8 août 1767, apparemment sur deux mois et demi, en fait un mois et demi, puisqu'il a été interrompu du 9 juin au 11 juillet. Car au bout de trois semaines, épuisé, Louis a dû marquer un « break ». Voici un petit survol de l'histoire de cet effondrement.

L'entrée du 19 mai est majestueuse : cinq pages ! Mais il faut l'avouer, tout à fait chaotique ! *Vita*, vite expédiée, laisse place à *Eventus*, où Louis fait suivre les nouvelles publiques d'un minutieux récit des examens passés par ses camarades (visiblement, c'est ce qui l'intéresse le plus) ; *Fama* le fait revenir longuement aux nouvelles publiques... de la veille ; *Observata*, aux examens, pour le portrait d'un des candidats ; *Scita*, *Tempus* et *Valetudo* lui font préciser, rapidement, différents détails de *Vita* : il va lire la *Logique* de Soria, il a fait chaud, il a un peu mal au nez. Seul allègement prévu pour l'avenir, il ne mentionnera plus le temps passé à écrire son journal : « *Scita*, j'ai écrit ce matin de mon Journal, et j'ai fini mon n° 1 depuis le milieu du 16<sup>e</sup> de ce mois, y compris le supplément que j'ai recopié. Et ce soir j'ai commencé le n° 2. Mais à l'avenir je ne mettrai plus dans cet article des *Scita* ce que j'aurai écrit de mon Journal ».

L'entrée du 20 mai s'étend sur presque quatre pages. C'est charmant de bonne volonté. Il y a des dialogues rapportés. *Observata* : une fleur, et la gouvernante de M<sup>r</sup> Joly ! À partir du

jeudi 21, le rythme s'accélère et les entrées se raccourcissent, mais les sept rubriques sont remplies. Le vendredi 22, c'est abondant (deux grandes pages), mais à la fin il annonce qu'il renonce à tenir régulièrement *Valetudo* : « N.B. Je ne mets pas ici l'article valetudo parce que nous nous sommes tous bien portés, et à l'avenir je ne le mettrai que lorsque je saurai que quelqu'un de ceux auxquels je m'intéresse est malade ». Voilà qui est raisonnable. Le 23, deux pages. Le 24, quatre pages. *Eventus* offre un récit assez long, fort plaisant, de conversations avec des demoiselles. Toujours six rubriques. *Vita*, au début, fonctionne comme une sorte de sommaire, dont les autres rubriques développent certains détails. C'est *Eventus* qui est toujours le plus étendu, parfois subdivisé en sous-rubriques numérotées. Le 25 mai, sept pages, la plus longue de toutes les entrées : c'est le jour de son examen, son jour de gloire. Il brille presque partout, surtout lorsque, séchant sur une question, il a l'honnêteté d'avouer son ignorance : du coup le jury, enthousiasmé, le compare à Socrate ! Les jours suivants, les entrées reviennent à des dimensions raisonnables (26 : deux pages ; 27, une page et demie). Le 28, quatre pages, et une grande nouvelle : sur le conseil de M<sup>r</sup> de Saussure, son père va l'envoyer faire sa médecine à Edimbourg. Mais la nouvelle tient en trois lignes, sans faire l'objet d'aucun commentaire : l'essentiel d'*Eventus* est consacré à une promenade champêtre et aux charmes d'une certaine Mlle Bonnet, à laquelle il écrira d'ailleurs le lendemain (il renvoie à son copie de lettres). Ce lendemain sonne aussi le glas de la régularité des rubriques : « N.B. De bonnes raisons qu'on sentira peut-être par ce récit, me forcent à interrompre ici pour quelques jours l'ordre gardé dans ce cahier ». J'avoue n'avoir pas bien senti ces raisons. Du 29 mai au 3 juin, le journal donne simplement un récit de la journée, suivi de la météo. Le 3 juin, il annonce que le système des rubriques va reprendre : « N.B. Demain recommencera l'ordre de ce journal ». Du 4 au 8 juin, effectivement, des entrées, beaucoup plus courtes, sont divisées en rubriques, puis... rien ! Panne complète ! C'est sans doute le 12 juillet, quand il reprend son journal après un mois de jachère, que Louis commente :

N.B. Ici est une interruption notable à mon journal. Lecteur, vous pourriez vous fatiguer à en chercher les raisons ; il vaut mieux vous épargner la peine : la seule véritable c'est que je suis paresseux. Peut-être cette raison causera-t-elle ici bien d'autres interruptions. Une fois pour toutes, je vous le dis, toutes partiront de ce principe. Re commençons.

Et il enchaîne en formulant une nouvelle règle du jeu, plus prudente :

Et d'abord je commence par avertir que pour subvenir à ma paresse, je ne suivrai plus l'ordre que je m'étais prescrit au commencement de ce cahier. De tous les articles que j'avais promis d'y traiter, je ne traiterai ici que le 1<sup>er</sup> *Vita*. Il se pourrait que je fisse un autre petit livre à part qui renfermera les événements mémorables du jour. Cependant je ne promets rien.

Un coup d'œil panoramique sur la suite permet de voir le scénario se répéter : beaucoup de bonne volonté au début, ralentissement, retards et rattrapages, efforts laborieux, panne ! C'est maintenant un journal ordinaire, qui va, comme le premier, du matin au soir et développe inégalement, selon l'humeur, tel ou tel épisode. L'entrée du 12 juillet est très longue (quatre pages). Le 13, trois pages : il y est de nouveau question de ses prochaines études en Écosse, sans plus de commentaire. Le 14, deux pages et demie, avec des « croquis » de conversations (un genre qu'il adore). Le 15, tout se rétrécit et s'assèche, trois quart de pages, pour une journée comme les autres : ce n'est pas que le temps lui ait manqué, puisqu'il avoue avoir pas mal « lambiné », et s'être remis à d'autres écritures sans doute plus intéressantes (« un peu travaillé à mes Pensées »)... Ensuite, c'est seulement le 19 qu'il reprendra la plume, pour bâcler (il n'y a pas d'autre mot !) des entrées de rattrapage :

Jeudi 16. Ici ma paresse cause encore une interruption à mon journal. Une visite assez longue à Mad<sup>e</sup> Dehuc au sujet de son cadet, et l'arrivée de Paquet avec M<sup>rs</sup> Roux, Gourjon et Devillas Cadet, voilà tout ce que ma mémoire me fournit d'intéressant pour ce jour-là (J'écris du 19).

On a donc de brèves entrées de rattrapage pour les 16, 17 et 18. Le 19, il fait sa vraie entrée du jour ; mais... rechute immédiate : « 20. Autre interruption de paresse (j'écris ceci du 24) ». Il résume son 20 juillet, puis : « Je ne dis rien du 21 et 22. Je ne me rappelle pas qu'il soit arrivé ces jours-là rien de mémorable ». Il passe au 23 et fait enfin son entrée du 24, assez correctement, en une page. Voilà un journal bien malade ! Le cœur n'y est plus. Louis est dans un entre-deux : ses examens sont passés, la tension est retombée. Le départ pour l'Écosse est encore dans un lointain brumeux. Il est en vacances, il se laisse aller, démobilisé. Mais derrière la paresse qu'il avoue honnêtement, cela reste un garçon consciencieux. Il se ressaisit donc un peu. Jusqu'au moment où la date de son départ sera fixée (le 8 août, il apprend qu'il partira le 28), il va tenir son journal avec régularité, au rythme d'une page ou une page et demie par jour, du matin au soir, avec le détail de ses occupations. C'est précis, clair, mais, du point de vue d'un lecteur, avouons que ça paraît laborieux, peu inspiré. Au fond, j'ai eu tort de dire que le système initial des sept rubriques produisait un effet de chaos. Il avait le charme de la variété, de la surprise, du choix. Les rubriques *Eventus* et *Observata*, en particulier, permettaient de développer de manière intéressante des épisodes ou des portraits. Maintenant Louis paraît un fonctionnaire qui expédie sa besogne : il est revenu, de facto, à la sécheresse de son premier journal en latin. Le journal ne reprend élan que lorsqu'un peu d'aventure se mêle à la vie quotidienne, par exemple le 31 juillet quand Louis part en expédition au Salève avec son ami M<sup>r</sup> Mangeant. Celui-ci, d'ailleurs, a l'air de passer plus de temps à tenir son journal de promenade (ou d'herborisation ?) qu'à se promener. Louis, qui trouve ce journal « fort détaillé et fort pompeux », lui donne un coup de main, tout en tenant le sien. Les deux amis s'amusent bien. Mais ce n'est pas tous les jours fête, et dès qu'il sait la date de son départ, Louis se met en congé de journal, prenant de bonnes résolutions pour le journal de son futur voyage, et clôturant celui-ci, comme le précédent, par quelques addendas.

8. Levé à 6 h. J'ai travaillé à ce journal, et j'y mets fin ici, du moins à ce cahier. Je dois partir le 28<sup>e</sup> de ce mois, et ce sera alors seulement que je recommencerai cette relation plus exactement. Je vais ajouter ici le supplément à ce cahier.

\*

Le troisième journal, tenu sur un carnet plus petit et plus épais que le second, plus pratique pour un voyageur, sans doute, annonce en page de titre « Journal de Louis Odier, citoyen de Genève ». Il porte en exergue, soulignant la fonction mémorielle, la même citation de l'*Énéide* que le premier journal, mais Pythagore et ses *Vers dorés* ont disparu. Commencé le jour du grand départ (31 août 1767), il aura pour méthode de suivre, du matin au soir, l'emploi du temps de la journée, le plus souvent sans grand détail, et encore moins de commentaire. Cette sécheresse télégraphique a pu mettre en mouvement la mémoire du diariste, mais pour un lecteur, elle est peu parlante. Le carnet n'est pas achevé : après les 192 pages remplies, un grand nombre d'autres restent blanches. Cet abandon était prévisible. N'allez pas croire que commencé fin août 1767 et achevé fin août 1769, ce journal couvre deux années. Il y a plus de vide que de plein.

Le journal est d'abord tenu du 31 août au 27 septembre 1767 (quatre semaines). C'est sans doute au moment de la reprise qu'il ajoutera dans le bas de page resté blanc cet avertissement :

NB Ma paresse cause ici un grand vide. Lecteurs n'en soyez pas surpris. Il y a longtemps que je vous ai avertis que je suis paresseux. Mes lettres et la suite de mon journal y suppléent en partie.

Le journal reprend le 1<sup>er</sup> janvier 1768, après trois mois d'interruption. Les débuts d'année sont propices aux bonnes résolutions. Cette fois, Louis tiendra quatre mois. Mais le 30 avril, on ferme !

Lecteur, ma paresse me dit de m'arrêter ici pour quelque temps, et je suis volontiers son conseil. Adieu.

« Quelque temps », cela fera cinq mois et demi, puisqu'il ne reprendra que le 18 octobre, pour ne tenir que... trois semaines ! Dès le 7 novembre, c'est de nouveau la panne, qu'il commentera laconiquement avec humour :

Autre vide ! o tempora ! o mores !

La reprise n'a lieu que cinq mois plus tard, le 14 mai 1769. Et il reprend son journal... pour deux jours ! En effet, après son entrée du 15, plein de bonne volonté, il écrit de manière provisionnelle la date du lendemain : « 1769, May 16, mardi », mais aucune écriture ne viendra se prendre au piège de cette date. Trois mois plus tard, il barrera la date pour lui substituer « 1769 août 26 samedi ». Cette fois il reprend son journal... pour un jour ! Un événement extraordinaire est cause de cette reprise éphémère : il vient de rencontrer David Hume, il tient à faire son portrait et à dire tout le mal qu'il pense de lui. Ceci fait, il abandonne le journal définitivement. En deux ans, il aura tenu son journal un peu moins de six mois.

\*

Louis Odier indique, on l'a vu, un remède possible à ce silence : ses lettres pourront suppléer au journal. Le remède est peut-être, en même temps, la cause : l'écriture des lettres a dû avoir priorité. Ses correspondants attendent, et ils répondent, ce qui n'est pas le cas du journal. Et puis il faut les intéresser. Quand on a fini ses lettres, à quoi bon recommencer dans son journal, surtout si on a dû prendre le temps de recopier les dites lettres sur le copie de lettres ! On a un bon exemple de la manière dont une lettre peut « doubler » le journal, l'anticiper en le rendant inutile, dans l'exorde de la 65<sup>e</sup> lettre, que Louis adresse le 18 septembre 1767 de Paris à son ami Mangeant à Genève :

Monsieur, je commence ma lettre sans savoir guère ce que je vous dirai. Je voudrais pouvoir vous écrire du nouveau sans me répéter. Mon journal n'est fait que jusqu'à la moitié de ma route. Et vous sentez que c'aurait été un réceptacle pour moi d'où j'aurais tiré matière à lettres pour tout le monde. N'importe, monsieur. Je vais penser un peu. Ne me refusez pas un moment pour cela. Après mûre réflexion, je crois que je dois vous entretenir premièrement de Mr Voullaire, ensuite des femmes de Paris. Elles diffèrent du tout au tout de nos Genevoises. Commençons. [...]

Mais le journal est-il vraiment un réservoir à lettres ? Il est un abrégé assez sec qui détaille les journées. La lettre, c'est autre chose : « Je vais penser un peu. Ne me refusez pas un moment pour cela ». Les lettres sont plutôt conçues comme des performances rhétoriques et des morceaux de bravoure. On choisit un sujet intéressant et on le « développe » : on n'est

pas loin des discours éloquents produits pour la « Société littéraire ». Mais surtout la lettre, s'adressant à des correspondants particuliers, peut aller plus loin dans l'intimité qu'un journal, écrit malgré tout un peu à la cantonade. On le voit bien par exemple dans la lettre à son ami Du Roveray, datée du 22 octobre 1768, lettre structurée en trois longs volets, dont voici le troisième, ou du moins son exorde :

Mais je passe à ma 3<sup>e</sup> section. Je te prie instamment de ne la montrer à personne. J'ai bien des raisons pour le secret là-dessus. Elle traitera des femmes de mauvaise vie. Je mettrai devant tes yeux une nouvelle scène ; au moins elle l'a été pour moi. Un jour, en revenant de promener avec Da Costa, De La Roche et Ancher, Norvégien qui logeait chez nous, on parla d'aller au Bordel. Je dis que quant à moi j'y vais, mais sous une condition, c'est que l'on me promettrait expressément que je ne serais obligé à rien, mais qu'assis sur une chaise, je serais tranquille, sans que personne, ni femme, ni homme, ne s'embarrassât de moi. Ils me le promirent [...]

Cette lettre fort longue et, on l'imagine, très curieuse (un reportage sur la vie d'une maison de passe au XVIII<sup>e</sup> siècle) ne correspond à rien que Louis Odier ait parallèlement consigné dans son journal. D'un côté, il demande le secret – c'est une confidence entre garçons. Mais en même temps sa lettre est une véritable composition, qui « traite » d'un sujet, présente une « scène » qui a besoin d'un spectateur. Aurait-il pour lui seul écrit ces cinq pages assez crues et étonnantes ? La lettre est ici plus « intime » que le journal. Mais n'oublions pas que nous ne connaissons cette lettre que parce que Louis Odier l'a recopiée in extenso dans son copie de lettres, et donc récupérée dans ce qui fonctionne pour lui comme une sorte de second journal.

Les glissements de fonction et de contenu entre lettre et journal sont essentiels pour comprendre comment la forme « journal » a pu passer, en cette fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, de la sphère factuelle et publique à la sphère subjective et privée et finalement à l'intimité d'une écriture auto-adressée. La suite des écritures de Louis Odier en donne un autre exemple. Cette correspondance entre garçons plongeait dans une intimité que le journal évitait, semble-t-il. Mais, sur un autre plan, l'inverse va se produire deux ans plus tard, quand une correspondance amoureuse va engendrer, par défaut pourrait-on dire, l'écriture d'un étonnant journal autobiographique, pour accueillir ce qu'il était impossible au jeune homme de confier (du moins dans l'immédiat) à sa correspondante. En 1771, Louis Odier est toujours étudiant en médecine à Edimbourg. Qu'a-t-il écrit, sur le plan personnel depuis 1769 ? Nous n'en savons pas grand chose. Le journal et le copie de lettres s'arrêtent tous deux à l'été 1769. Pendant l'été 1771, Louis Odier a l'occasion de rentrer en contact épistolaire avec une amie d'enfance restée à Genève, Suzanne Baux. Pour tout ce qui suit, que j'évoquerai rapidement, je ne puis que renvoyer aux différentes études que Philip Rieder a consacrées à Louis Odier à la fois comme médecin et comme épistolier, et à l'édition qu'il prépare de sa correspondance « autobiographique ».

À son amie d'enfance, Louis Odier propose un pacte d'amitié, qui n'exclut pas la perspective d'un mariage. Conseillé par un sien ami, John Fau, il a entrepris une sorte de cure d'introspection, et il propose à Suzanne d'en faire autant de son côté :

Il s'agit de mettre par écrit chacun de notre côté un détail circonstancié de toutes les actions de notre vie et de toutes nos pensées et opinions depuis notre plus tendre jeunesse, nous attachant à en rechercher les causes, les motifs les plus secrets et les preuves, en partant des principes que j'ai établis. Je vous ferai dans chacune de mes lettres un petit extrait de cette espèce de *confession*, et si cela vous amuse, vous en ferez de même, mais il est essentiel que nous nous promettons mutuellement de n'en montrer l'original à qui que ce soit, pas même l'un à l'autre, du moins avant notre mariage » (Lettre à Suzanne Baux, 28 octobre 1771).

Suzanne décline la proposition : « *Il me serait impossible de me rappeler, et de faire un détail de ma vie, jusqu'à ce jour, les événements en sont si petits, qu'ils échappent à la mémoire* » ; elle dit, par ailleurs, qu'elle ne « *s'en souvient que confusément* » ; elle ajoute « *dans ces temps-là je ne réfléchissais guère, et le peu de réflexion que je faisais n'étaient peut être pas fort justes, j'ai beaucoup appris à penser depuis* » (Lettre à Louis Odier, s. d.).

Il va donc faire cavalier seul. Parallèlement aux lettres à Suzanne, où il livre des éléments de son autoportrait, il ouvre un cahier de confession. Le côté « brouillon » à usage personnel saute aux yeux. Il emploie deux procédés d'écriture rapide : écriture abrégée, sténographie. Tenu de novembre 1771 à février 1772, le cahier commence par deux textes d'analyse, chacun d'un seul tenant. D'abord, sous le titre « Gnôthy seauton », un récit de la manière dont il s'était en janvier 1767 bêtement brouillé avec Suzanne. Ce texte de quatre pages, fort raturé, hésite entre un récit fait pour soi et la lettre adressée à l'intéressée, oscille du « elle » au « vous » : c'est en fait le brouillon d'un récit qu'il a annoncé dans la lettre du 28 octobre et qui, mis au propre, va figurer in extenso dans sa lettre suivante en novembre. Suit un second texte de quatre pages, « Mon père », analysant ses rapports avec son père dans l'enfance et l'éducation qu'il a reçue.

Ensuite Louis Odier change carrément de méthode : les trois textes qui suivent, plus longs, ont la forme d'un journal. Mais aucun rapport avec celui qu'il avait tenu auparavant. Ce n'est plus une chronique de vie quotidienne, mais l'instrument d'une discipline spirituelle, une manière de concentrer son attention en organisant une sorte d'atelier d'écriture. Le temps n'est plus un contenu du discours : il est devenu une méthode de travail. C'est une solution aux problèmes rencontrés dans les deux textes précédents. Au lieu de construire en le raturant un texte continu d'un seul tenant, même s'il fait l'objet de plusieurs sessions d'écriture, il va assumer la fragmentation et mettre en œuvre une stratégie du *délai*. L'idée est de choisir un sujet particulier de réflexion et de concentrer son attention sur lui pendant une période de tant de jours, à raison de tant de minutes par jour. Chaque session d'écriture est courte, aussi bien en temps qu'en longueur. Il compose pas à pas les fragments d'un récit bien médité, toujours suspendu à la suite qu'il entend lui donner le lendemain. Les dix ou vingt lignes écrites chaque jour le sont d'une plume assurée, sans rature. Il n'est pas question de revenir en arrière. Cet exercice journalier, organisé comme un feuilleton, jamais Louis Odier ne le nomme *journal*, toujours *confession*, du mot employé par son mentor John Fau (dont l'influence morale sur lui est si forte qu'il dit rédiger ses lettres à Suzanne sous sa dictée ou, du moins, sous son inspiration). Le mieux pour comprendre cette stratégie est de lire ce qu'il écrit à sa Suzanne au moment où il va entreprendre (par devers lui !) la seconde « session » de cette confession.

Je vous avais promis par exemple de donner tous les jours un quart d'heure à ma *confession*. J'ai tenu parole pendant trois semaines, mais enfin, j'ai cessé de le faire. Et, pour aggraver le cas, il faut que vous sachiez qu'il [John Fau] m'assure d'après plusieurs expériences que c'est le seul vrai moyen de me connaître, de me rendre maître de moi, de me corriger de mes défauts et de devenir capable du sentiment de l'amitié. Néanmoins, pour détruire en quelque façon l'impression que ne manqueront pas de faire sur vous ces aveux, et renouveler un peu vos frayeurs, je m'engage dès à présent, le tout pour vos beaux yeux, à la reprendre assidûment pendant trois autres semaines, à raison de 15 bonnes minutes au moins par jour. (Lettre à Suzanne Baux, 3 janvier 1772)

Trois semaines ? Peut-être a-t-il écrit sur un autre support, mais sur ce cahier les trois sessions vont du 18 au 28 novembre 1771 (onze jours), du 3 au 23 janvier 1772 (vingt-et un

jours, donc trois semaines pile) et du 3 au 24 février (vingt-deux jours). À quel sujet était consacré la première session ? Nous n'en savons rien (pour l'instant) : elle est écrite en sténographie, une sténographie qu'il a tout lieu de penser être celle de John Byrom (dont le manuel, posthume, a été publié en Angleterre en 1767). La comparaison entre les tables concordances de Byrom et celle que Louis Odier a copiée en tête de cette première version ne laisse pas place au doute. Corollairement, on devine que si Louis Odier place le code en tête du texte codé, c'est qu'il s'agit d'un premier essai et qu'il a besoin de l'avoir sous les yeux, mais surtout que l'usage de ce code n'a rien à voir avec une tentative de cryptage. Il s'agit simplement d'écrire plus vite, désir déjà évident dans les deux textes initiaux du cahier. Les six dernières lignes du texte sur son père sont d'ailleurs écrites partie en écriture abrégée, partie en sténographie et partie en superposant les deux systèmes ! On a là une vraie Pierre de Rosette, qui prouve sans conteste qu'il s'agit du système de Byrom. Dès lors, qu'est-ce qui s'oppose à une tentative de déchiffrement ? Rien, en principe – sauf que les sténographies anglaises du XVIII<sup>e</sup> siècle ne notent pas les voyelles et enchaînent les consonnes. Voici par exemple le « déchiffrement » du début d'une entrée : « T D-N-R W-N T ». Autre question : le texte est-il écrit en anglais ou en français ? La présence d'un « W » ferait pencher pour l'anglais, comme aussi le fait que la date de la première entrée est notée 18<sup>th</sup>. Apparemment, cette sténographie devrait céder facilement : le tracé est net (c'est un exercice de débutant) et nous connaissons le code. Il ne nous manque même pas la motivation : quand on lit le contenu saisissant du second journal, qui lui fait suite en clair, on est avide de savoir ce que peut bien contenir le premier. Mais, en fait, la tâche sera ardue. Avis aux cryptologues !

Le second journal, tenu sur trois semaines, a pour objet l'histoire et l'analyse de ses amours enfantines et juvéniles avec Suzanne. Écrit pour soi seul, c'est, au jour le jour, un vrai texte de recherche, avec des digressions, des retours en arrière, un approfondissement progressif des deux dimensions de son amour : une sensualité très tôt éveillée (sa première « émotion » date d'un jour où, âgé de quatre ans, jouant avec Suzanne, deux ans, il l'attrapa en courant au coin d'une porte), et une agressivité qui finit par être sa seule manière d'exprimer l'amour. Les scènes remémorées sont aussi étonnantes que les analyses auxquelles elles donnent lieu. Quand il a dix ans et elle huit, ils jouent à se gifler l'un l'autre avec... passion. D'où des réflexions qui l'amènent à se rémémorer le plaisir nettement sexuel éprouvé à six ans à être fessé par une dame chez qui il était en pension, et qui le punissait d'avoir mordu une petite fille, laquelle assista au châtement ! Comment ne pas penser à M<sup>lle</sup> Lambercier et au jeune Jean-Jacques ? Et aux scènes d'exhibitionnisme à Turin ? Mais lui n'y pouvait guère penser : *Les Confessions* n'ont été publiées que dix ans après, en 1782. Ce jeune homme de vingt-trois ans, étudiant en médecine, jette un regard clinique sur la sexualité enfantine et sur les rapports compliqués de la violence et de l'amour. Ses intuitions, autant que celles de Rousseau, semblent anticiper sur la psychanalyse. Le ton de ce journal, dépouillé, attentif, simple (« Revenons à nos moutons ») est presque le contraire de la rhétorique sophistiquée des lettres qu'il adresse parallèlement à Suzanne. Il ne cherche plus l'effet, mais simplement le chemin vers la vérité de ses sentiments, pour mieux régler sa conduite. Devant Suzanne, il continue un peu à parader ; ici, il se détend, se concentre, médite. Voici un bref exemple, deux journées au centre de ce journal de recherche :

15<sup>e</sup> janv. 1772

De toutes ces circonstances il n'est peut-être point aisé de déterminer si j'avais de l'amour pour Suzette, et quelle espèce d'amour ce pouvait être. Je n'avais presque alors aucune idée de la différence des sexes. Je ne savais ce que c'était que l'amour physique et le désir vénérien, et cependant l'aventure des soufflets remua, j'en suis bien sûr, mes petits organes jusqu'au vif. On a peine à concevoir comment l'amour physique peut se glisser à cet âge-là dans un enfant qui ne

songeait même pas à la différence qu'il pouvait y avoir d'une femme à un homme. Cette espèce d'instinct-là ne semble se développer chez les autres animaux que lorsque la nature a préparé le stimulus qui le produit, lorsque l'individu est en état de multiplier l'espèce. Il n'en est pas moins vrai que même dans l'âge le plus tendre, avant que la mauvaise éducation ou l'exemple aient enflammé l'imagination, avant que le cœur se soit ouvert à l'effet des grandes passions, avant que l'image du plaisir amoureux ait jamais fait la moindre impression sur l'âme, le feu de l'amour et de l'amour physique peut remuer les sens, même ceux qui ne sont encore pour ainsi dire que des embryons. Jusqu'à quel point tout ceci peut aller, et d'où ces sensations singulières (qui quelquefois portent l'émotion et la vie jusque dans les frêles rapports des enfants) peuvent dépendre, c'est ce que je n'ai jamais su entrevoir, ce que j'ignore encore malgré toute ma philosophie, et ignorerai probablement pendant longtemps.

16<sup>e</sup> janv. 1772

Nombre de faits cependant tendent à me convaincre d'après ma propre expérience que le physique des sexes peut être remué même longtemps avant que l'enfant ait aucune idée de sexe. Je me rappelle entre autres fort distinctement qu'étant à Céligny (et certainement je n'avais pas alors encore 6 ans, je ne savais point lire, je n'avais jamais entendu parler que je sache d'amour, de désir ou de différence de sexe, ou plutôt ces idées-là n'étaient pour moi que des mots), je mordis un jour M<sup>lle</sup> Aimée Pinaud, qui était avec moi en pension chez Madame Jeanne. La bonne femme crut devoir me fouetter, et pendant qu'elle le fit, je me sentis vivement remué de plaisir plus que de douleur. La main d'une femme levant ma cotte (car j'étais alors à la robe) et s'appliquant sur mon petit derrière, mit en jeu maître Jean Jeudi aussi joliment qu'il l'ait été depuis. Autant que je puisse me souvenir des sensations que me procura cette fouettée, la présence d'Aimée, qui pourtant était fort laide, y avait part. La petite rage que ne peut manquer d'exciter chez un enfant l'idée d'être puni arbitrairement, me fit crier comme un aveugle, mais il n'en est pas moins vrai que je ressentais du plaisir, et que la nature opérait alors puissamment sur le physique de mon sexe, tout avorton qu'il pût être.

Ce journal s'oppose donc totalement à celui, factuel, extérieur, des années 1767-1769. Il entretient un jeu compliqué avec la correspondance dont il est le tiroir secret. Il n'est pas question de livrer à Suzanne, du moins dans l'immédiat, cette confession. C'est une sorte de laboratoire où Louis Odier essaie de se rendre authentique pour la mériter. La comparaison avec Rousseau, rendue inévitable par l'analogie des anecdotes, peut égarer : ici, aucune honte, juste le désir de comprendre et l'espoir de se transformer. Le ton annoncerait plutôt, à la génération suivante, celui du Benjamin Constant du *Cahier rouge* ou du Journal. Citoyen de Genève, conseillé par son ami anglais John Fau, Louis Odier doit sans doute beaucoup au protestantisme dans ce texte qui est au croisement des trois principales modalités de l'écriture personnelle : un journal intime où s'élabore une autobiographie destinée à étayer une correspondance. « Vous êtes la seule femme de ma connaissance en l'honneur et gloire de laquelle je sois disposé à prendre la peine d'écrire régulièrement chaque jour ma *confession* et de travailler à devenir un être fort et un philanthrope pratique » (Lettre à Suzanne Baux, 3 janvier 1772).

Le thème du troisième journal est annoncé à Suzanne dans la lettre du 3 janvier 1772 :

Il y deux mois en outre que je fis une impolitesse ou pour mieux dire, une espèce de méchanceté à un jeune homme qui demeurait dans la maison de Mad<sup>e</sup> Blacklock. Mon ami me fit concevoir (quoiqu'assez difficilement) que le seul moyen de me rendre digne de vous était de me corriger de mes défauts et partant de réparer mes sottises pour me tenir en garde contre les rechutes. Ce motif me détermina sans balancer à lui promettre de le faire en cette occasion [...]

Le texte, assez curieux, mais beaucoup moins que le précédent, est simultanément un examen de conscience destiné à identifier sa principale faiblesse (la vanité) et un pittoresque tableau de mœurs. Changeant de pension à Edimbourg, Louis emménage chez un médecin dont la femme tient pension pour étudiants, maison où l'on croise beaucoup de monde, en particulier de jeunes nièces de l'hôtesse. Le médecin est bonne pâte, sa femme, bavarde au possible, s'est entichée d'un pensionnaire déjà installé là, l'étudiant en médecine Tucker. Sûr de lui, vaniteux, impertinent, Louis Odier croit qu'il va ne faire qu'une bouchée de ce Tucker et le supplanter. C'est l'histoire de ses déconvenues, humiliations et subséquentes jalousies. Le texte est composé d'une série de scènes où il esquisse les silhouettes des protagonistes, mais où il s'emploie surtout à traquer le secret de ses propres faiblesses. Il s'agit de « sonder ses motifs ». Il est vite persuadé que « la vanité et l'esprit de contradiction » sont les principales causes de son échec (8 février), mais « il y avait chez moi une complication de motifs » (16 février), et il s'efforce de démêler ses contradictions, car il est tout sauf simple : « je me dois à moi-même de ne rien oublier dans des questions de cette nature » (16 février). L'analyse n'est pas faite « à chaud », avec la myopie du vécu, mais avec un léger recul de quelques mois : on peut prendre son temps, revenir en arrière, raisonner par analogie, suivre des pistes. C'est le journal d'une recherche.

\*

Il ne semble pas que, par la suite, Louis Odier ait jamais tenu de journal. Sa chronique juvénile de 1767-69 et son cahier préparatoire de confession de l'hiver 1771-72 sont ses seules incursions dans le domaine. Ce repérage, utile pour jalonner l'histoire individuelle d'une pratique précise, et la mettre en parallèle avec celles d'autres contemporains, a néanmoins, évidemment, ses limites. Une plongée dans les archives Odier à la Bibliothèque de Genève révèle que ses performances les plus originales en écriture personnelle sont les immenses, gigantesques même, correspondances entretenues avec Suzanne Baux d'abord (il l'épousa à Genève en 1773, mais elle mourut de tuberculose en 1778, sans avoir eu d'enfant), puis avec Andrienne Lecointe (qu'il épousa en 1780 et dont il eut cinq enfants). Gigantesques, ces correspondances le sont par le format du papier, la longueur des lettres et leur nombre : on a l'impression d'un océan de langage. Dans les deux cas, il s'agit en quelque sorte de « fiançailles introspectives » et de séduction par l'écriture. Le journal de 1771-1772 n'est qu'une dépendance, provisoirement secrète, des lettres à Suzanne. La correspondance de 1779-1780, adressée par cet homme de trente et un ans à une jeune fille de dix-huit, est d'autant plus étonnante qu'elle n'est pas justifiée par la distance (ils se voyaient tous les jours à Genève) et qu'elle fonctionne à la fois comme journal de la vie quotidienne et comme « confession » – entendons par là autoportrait fondé sur une autobiographie d'enfance, livrée en feuillet de lettre en lettre. On a pu voir, d'après le journal de 1771-1772, la pénétration psychologique de Louis Odier. Bien sûr, il ne peut pas connaître les *Confessions* de Rousseau, mais il est nourri de son œuvre, en particulier de *L'Émile*, et le flux séducteur et raisonneur de sa correspondance doit quelque chose à *La Nouvelle Héloïse*. Philip Rieder a entrepris de dégager des lettres à Andrienne l'autobiographie révolutionnaire qu'elle contient : sa publication marquera sans nul doute un tournant dans la connaissance de l'histoire du genre... sans compter le plaisir de la lecture.

Louis Odier lui-même n'a pas eu de modèle dans sa famille, il a été formé par ses études et ses lectures. Mais il va devenir un modèle pour ses enfants. Il en eut cinq, et les trois qui survécurent (Jaques-Louis, Amélie et Junie) tinrent des journaux. C'est surtout Amélie (1786-1840) qui a hérité de cette passion, tenant elle-même un journal de jeunesse, puis des journaux de voyage, puis se faisant l'historienne et l'archiviste de la famille, composant la

biographie de son père à partir de ses écrits et « éditant » des extraits du journal-fleuve de sa grand-tante Jeanne-Andrienne Galiffe (1742-1828). De cette immense œuvre inédite, seul a été publié, en 1993, *Mon Voyage en Italie 1811-1812*. Dans son introduction, Daniela Vaj, auteur de cette édition, trace un émouvant portrait d'Amélie et de la relation privilégiée qu'elle entretint avec son père. Nul doute que la famille Odier aurait pu, comme la famille Coquebert de Montbret, être donnée ici en exemple de la transmission familiale des pratiques autobiographiques, en particulier de celle du journal.

\*

## BIBLIOGRAPHIE

### *Manuscrits*

Journal n° 1 (mars-mai 1767), 2 cahiers, Bibliothèque de Genève, Ms fr 3289.

Journal n° 2 (mai-août 1767) et n° 3 (1767-1769), 2 cahiers, Bibliothèque de Genève, Ms fr 5643.

Copie de lettres 1767-1769, 4 cahiers, Bibliothèque de Genève, Ms fr 5642.

Lettres à et de Suzanne Baux 1771-1772, Bibliothèque de Genève, Ms fr 4151

Journal 1771-1772, Musée d'histoire des sciences de Genève, Z 91/1

Lettres à Andrienne Lecointe 1779-1780, Bibliothèque de Genève, Ms fr 4152-4154

### *Édition*

Louis Odier, « Confession », Texte présenté par Philippe Lejeune et Philip Rieder, *Les Moments littéraires*, n° 32, 1<sup>er</sup> semestre 2010, p. 57-82.

### *Études*

Daniela Vaj, « Introduction », dans Amélie Odier, *Mon voyage en Italie 1811-1812*, édition présentée et annotée par Daniela Vaj, Genève, Éditions Passé Présent, 1993, p. 9-62.

Philip Rieder, « Séduire en raisonnant : les conquêtes épistolaires de Louis Odier (1748-1817), médecin et citoyen de Genève », in *La Correspondance familiale en Suisse romande aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. Affectivités, sociabilité, réseaux* (Philippe Henry et Jean-Pierre Gelmini, eds.), Neuchâtel, Alphil, 2006, p. 75-95.

Philip Rieder, « *Ma confession* et les egodocuments de Louis Odier. Les dessous d'une introspection avant Rousseau », *Revue Suisse d'art et d'archéologie*, Band 67, 2010, Heft 4, p. 269-276.

\*

